Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

42 | 2021

Fama : réputation et renommée

« Peu d'oneur pour vous et grans blammes pour nous tous ». Réputation et renommée chevaleresques dans quatre textes narratifs (XIV^e–XV^e siècle)

Adriane Boussac

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questes/5712>

DOI : [10.4000/questes.5712](https://doi.org/10.4000/questes.5712)

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 28 janvier 2021

Pagination : 81-93

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Adriane Boussac, « « Peu d'oneur pour vous et grans blammes pour nous tous ». Réputation et renommée chevaleresques dans quatre textes narratifs (XIV^e–XV^e siècle) », *Questes* [En ligne], 42 | 2021, mis en ligne le 28 février 2021, consulté le 05 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questes/5712> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questes.5712>

« Peu d'onneur pour vous et grans blammes pour nous tous ». Réputation et renommée chevaleresques dans quatre textes narratifs (XIV^e–XV^e siècle)

Adriane BOUSSAC

École Pratique des Hautes Études

Dans *Sacré Graal* des Monty Python, le personnage de Sir Robin apparaît au bout d'une vingtaine de minutes en compagnie d'autres chevaliers de la Table Ronde. Aux côtés de Lancelot Le Brave et de Galahad le Pur, il est présenté comme « Sir-Robin-Celui-Qui-N'est-Pas-Aussi-Brave-Que-Sir-Lancelot ». Il est le seul dont les exploits sont rapportés : en effet, il a « quasiment vaincu un dragon », « quasiment affronté le poulet vicieux de Bristol » et il s'est « personnellement pissé dessus à la bataille du mont Badon¹ ». Tout en étant un véritable couard, Sir Robin semble pourtant avoir conscience qu'un chevalier se doit d'accomplir de hauts faits et que ceux-ci doivent être connus. Résolu à se forger une bonne renommée, il se fait ainsi toujours accompagner d'une troupe de ménestrels qui chantent continuellement ses aventures à mesure qu'elles ont lieu. Malheureusement, Sir Robin n'arrive pas vraiment à contrôler ce qui est dit de lui. Les ménestrels ont beau tenter de le pousser à accomplir de beaux combats tout en exagérant ses exploits, et lui d'essayer de nier sa lâcheté, il semble bien que ce soit peine perdue. Dernier point sur Sir Robin : dans une scène, il essaye de cacher son statut chevaleresque au monstre tricéphale qui lui refuse le passage.

¹ « *Sir-Robin-the-Not-Quite-So-Brave-As-Sir-Lancelot who had nearly fought the Dragon of Angnor, who had nearly stood up to the vicious Chicken of Bristol and who had personally wet himself on the Battle of Badon Hill* », à partir de la vingt-et-unième minute du film *Monty Python and the Holy Grail* de Terry Gilliam et Terry Jones, 1975.

Pensant obtenir un passe-droit, il révèle finalement qu'il est un chevalier de la Table Ronde. Hélas pour lui, la bonne renommée des courageux chevaliers de la Table Ronde le précède, si bien que le monstre tricéphale décide de l'affronter. Robin est alors contraint à la fuite... Ainsi voit-on mis en scène un chevalier *préoccupé* par sa réputation personnelle, *contraint* par la renommée de sa caste, mais finalement *incapable* d'honorer l'une ou l'autre. Ce sont ces liens complexes entre réputation individuelle et renommée collective au sein de la chevalerie qui nous préoccuperont dans cette étude.

Au cours du Moyen Âge, les termes « honneur » et « renommée » sont amenés à se rapprocher pour mesurer la bonne conduite d'une personne. Cette dernière, évaluée par autrui, est qualifiée de « bonne » si elle est conforme aux valeurs qui s'appliquent au groupe et au sexe auxquels l'individu appartient. Ce qui signifie, dans cette perspective, qu'honneur et renommée n'existent que dans le regard du reste de la société. Sans être l'apanage des plus hautes catégories sociales, la renommée acquiert une dimension spécifique lorsque l'on considère la noblesse et plus particulièrement la chevalerie². L'idéologie chevaleresque qui se construit au cours du Moyen Âge accorde un sens social mais également moral à la chevalerie. Le chevalier n'est pas seulement honorable parce qu'il possède des biens ; il l'est également parce qu'il est dépositaire d'une vertu, transmise par le sang. Cette intrication entre valeur et statut, au fondement de l'identité nobiliaire, contribue à développer un lien singulier entre chevaliers et renommée.

Je voudrais ici interroger cette relation que les chevaliers entretiennent avec la renommée au sein de quatre textes narratifs de la fin du XIV^e et du XV^e siècle, qui mêlent histoire (recensement des faits d'un héros) et morale (vie exemplaire), et qui constituent d'importants témoins et relais de la culture chevaleresque. Il s'agit d'une chronique au sein de laquelle « les faits sont mis en perspective selon

² Comme le souligne Claude Gauvard, « la noblesse, à la fin du Moyen Âge, tend à avoir une renommée spécifique qui, par son contenu et par son épaisseur chronologique, se rapproche de l'honneur pris dans son sens moderne, et que celle-ci contribue à définir son identité », dans « La Fama, une parole fondatrice », *Médiévales*, n° 24, 1993, p. 5–13, cit. p. 10.

l'idéologie chevaleresque » (A. Strubel), les *Chroniques* de Jean Froissart (composées entre 1370–1373), et de trois biographies chevaleresques : la *Chanson de Bertrand du Guesclin* de Cuvelier (rédigée entre 1380–1387), *Jehan de Saintré* d'Antoine de La Sale (écrit entre 1456–1460) et le *Livre des Faits de Jacques de Lalaing* (composé entre 1468–1470). Ces écrits – qui dressent le portrait idéalisé des personnages réels ou fictifs qu'ils décrivent – constituent des outils indispensables à l'élaboration et à la pérennisation de la renommée des chevaliers.

À partir de l'analyse de quelques extraits, je voudrais étudier de quelles manières ces textes mettent en scène les particularités de la construction de la réputation chevaleresque, puis pointent la tension qui apparaît entre, d'une part, une renommée collective, et, d'autre part, une réputation individuelle. Enfin, nous envisagerons quels dispositifs ces textes proposent pour préserver le groupe de la mauvaise *fama* d'un chevalier.

Construire et entretenir sa réputation de chevalier

C'est du verbe latin *noscere*, « connaître », que vient notre mot « noble ». Le noble est l'homme dont le nom est connu, celui qui jouit d'une bonne renommée³. Cette solide réputation n'est pas de son seul fait, elle lui vient le plus souvent de ses parents qui ont bâti sa maison et fait briller son nom. Cela est rappelé dans le *Livre des faits de Messire Jacques de Lalaing* : le duc Philippe de Bourgogne félicite son neveu, le duc de Clèves, que sert le jeune Jacques. Il lui dit :

« de la maison de Lalain sont yssus maint bon chevalier
et escuier desquelz nous et noz ancestres avons esté bien
servis. Et je croy que cellui qui vous doit venir servir ne
fourlignera point, mais suivra la trache de ceulx dont il
est yssus. »⁴.

³ « Le noble est celui dont le nom et la famille sont connus », affirme Isidore de Séville dans les *Étymologies*.

⁴ *Les fais de messire Jacques de Lalain de Jean Lefèvre de Saint-Rémy*, éd. Emmy Springer,

L'éclat de leur nom est tout ce que nombre de jeunes nobles peuvent présenter à leur hiérarchie, au tribunal et au reste de la société, surtout au début de leur carrière militaire. Comme le souligne Claude Gauvard à partir de l'étude de lettres de rémission, « tout se passe comme si, chez les nobles, la renommée tendait à être immédiatement perceptible, existant en soi, enracinée dans la succession d'une maison ou d'une lignée⁵ ». Ceci explique pourquoi la sauvegarde de l'honneur familial par l'accroissement de la renommée individuelle apparaît comme une préoccupation très importante pour les chevaliers. Nous pouvons à nouveau le constater lorsqu'à l'heure du départ du jeune Jacques, son père Guillaume s'entretient avec lui pour lui adresser une longue leçon de bonne conduite. Les nombreux conseils dispensés n'ont qu'un seul but : accroître la bonne renommée de la maison de Lalaing⁶. Jacques va consacrer sa vie aux lices du tournoi et aux champs de bataille pour répondre au désir de son père. C'est d'ailleurs sur cette idée que s'ouvre le *Livre* : « messire Jacques de Lalaing, aîné filz du seigneur de Lalaing, lequel, pour acquerir gloire immortel, mist grant paine et labeur durant son temps de augmenter et acroistre en tout honneur et bonne renommée la maison dont il estoit yssus⁷ ».

Les quatre textes mettent en scène l'extrême soin que le chevalier – déjà parent d'un lignage et membre de la chevalerie – doit apporter à sa réputation personnelle. Les auteurs montrent qu'un vrai chevalier doit protéger et accroître sa renommée même lorsque celle-ci entre en conflit avec la hiérarchie sociale, et notamment militaire. Jean Froissart rapporte qu'en 1342, Charles de Blois détient deux chevaliers anglais qui se sont rendus à lui. Son allié, Louis de la Cerda dit

thèse de doctorat, Université de Paris III–Sorbonne nouvelle, 1982, 684 p., cit. p. 29.

⁵ Claude Gauvard, « La *Fama*, une parole fondatrice », art. cit., p. 10.

⁶ « Je le desire augmenter et acroistre et le veoir en mon temps y estre entretenue, non point aneantir, comme anciennemnt noz predesseeurs ont mis grant peine de l'eslever affin de lui bailler nom immortel, et pour ce que je vous jure sur celui qui me fist et me forma que j'aimeroye plus chier vostre mort que par vous y eust faulte et qu'elle en fust en riens amenie », dans *Les fais de messire Jacques de Lalain...*, éd. cit., p. 32.

⁷ *Les fais de messire Jacques de Lalain...*, éd. cit., p. 13.

Louis d'Espagne, les lui réclame car ces deux prisonniers l'ont blessé et ont tué son neveu. Nous pouvons ici voir comment Froissart met en scène le souci des chevaliers concernant leur renommée. En apprenant la situation des deux Anglais injustement menacés de mort, deux chevaliers français, Gautier de Manny et Amaury de Clisson, hésitent à se lancer dans leur libération. Ils mettent en balance les avantages et les inconvénients de cette action à risque⁸. Que doit préférer un chevalier : sa réputation ou le respect de l'autorité d'un supérieur ? Amaury finit par conclure que, quelle que soit l'issue de l'essai (qu'ils réussissent ou non à libérer les prisonniers), leur réputation n'en sera qu'embellie.

Être considéré par la société comme un bon chevalier exige de correspondre à un idéal très élevé. À en croire Raymond Lulle dans son *Livre de l'Ordre de la Chevalerie*, le chevalier est « l'homme le plus aimable, sage, loyal, fort, courageux, de grand savoir et de meilleure éducation ». Toutefois, si l'on souhaite vraiment briller, toutes ces qualités ne semblent pas suffisantes : il faut encore viser l'excellence, être désigné comme le *meilleur* des chevaliers. Et atteindre cet objectif n'est pas sans obstacles. Dans la leçon qu'il dispense à son fils, Guillaume de Lalaing dresse la liste des péchés auquel un chevalier est particulièrement exposé. Parmi eux, l'envie arrive en bonne place. Il convient ainsi de ne pas jalouser les autres chevaliers, mais plutôt de maintenir une saine émulation « en exerçant bonnes vertus pour y estre le meilleur – comme a l'église le plus devot, a table le plus honnestement mengant, en compaigniez de dames le plus gracieux et plaisant et en armes le plus vaillant⁹ ». Cette leçon, que Guillaume adresse à son fils (et l'auteur à ses lecteurs) reprend une question que l'on trouve dans nombre de traités de chevalerie : le chevalier doit viser la suprématie et, pour cela, il est mis directement en compétition avec ses pairs. Cette question apparaît dans les quatre textes que nous étudions ici, mais elle est particulièrement présente dans

⁸ Jean Froissart, *Chroniques*, livre I, le manuscrit d'Amiens (Bibliothèque municipale n° 486), t. II, éd. Georges T. Diller, Genève, Droz, 1992, p. 299.

⁹ *Les fais de messire Jacques de Lalain...*, éd. cit., p. 39.

le *Livre des Faits de Messire Jacques de Lalaing*. À plusieurs reprises, le texte met en scène cette âpre rivalité entre chevaliers et toute la rancœur qui en découle. Le narrateur lui-même en est embarrassé : « je croy et puis bien dire, moy, acteur de ce present livre, que Dieu et nature n’y avoyent riens oubliet, ne de tout mon temps n’avoye congneu – sans blasmer ne amendrir nullui – le pareil de cestui jone chevalier duquel ceste histoire fait mencion¹⁰ ». Gêné par une plume lyrique qui le pousse au dithyrambe, le narrateur prend soin de préciser que célébrer Lalaing n’est pas rabaisser tous les autres chevaliers. Nous pouvons ainsi voir que la réputation d’un chevalier se construit également dans la compétition perpétuelle à laquelle se livrent les membres du groupe. Il leur faut donc à la fois travailler à leur réputation personnelle en surpassant leurs adversaires – qu’ils fussent ennemis ou amis – au jeu des armes, et protéger la renommée collective des chevaliers en suivant un droit d’armes respectueux du statut de leurs pairs. Autrement dit, briller, sans toutefois écraser les autres membres de sa caste.

Le fragile équilibre des renommées

Un chevalier n’est pas seulement apprécié selon le seul renom de sa famille, ni même à l’aune de sa propre réputation, mais également à la mesure de la renommée de l’ensemble du groupe auquel il appartient. Depuis le Moyen Âge central, de nombreux documents véhiculent l’idée que les chevaliers ont le sentiment d’appartenir – malgré d’immenses écarts sociaux – à une fraternité d’égaux unis par les mêmes pratiques et valeurs. À la lecture des textes, nous pouvons voir s’esquisser la conscience d’un honneur partagé par les chevaliers. Cet honneur repose en partie sur l’entretien et la défense d’une réputation collective. Reprenons le cas des prisonniers anglais que Charles de Blois cède à Louis d’Espagne. Voici les mots que Froissart place dans la bouche de Charles :

Certez sire, les prisonniers vous donray je vollentiers
més ce seront cruautez et pau d’oneur pour vous et grans

¹⁰ *Ibid.*, p. 210.

blammes pour nous tous se vous faisiez de .II. si vaillans
hommez que li doy chevalier sont ce que vous avés dit.
Et nous seroit reprouvet à tous jours¹¹.

À la lumière de cet exemple, nous pouvons relever plusieurs éléments : Charles de Blois accepte de céder ses prisonniers anglais, apparemment sans contrepartie, mais s'empresse de prévenir Louis d'Espagne qu'en exécutant des chevaliers qui se sont rendus, celui-ci fait non seulement acte de cruauté mais entache son propre honneur comme celui des autres chevaliers associés à lui (lesquels seront alors blâmés de leur inaction). Nous voyons ici se dessiner un honneur partagé : l'acte honteux d'un chevalier déshonore celui qui le commet et ceux qui ne font rien pour l'empêcher. Mais nous pouvons aussi discerner une renommée collective : les autres chevaliers encourent le blâme, le jugement réprobateur d'autrui. C'est donc leur renommée, à large échelle, qui est menacée. Dans son article sur la question¹², Michel Nassiet définit celui-ci comme « un capital symbolique collectif, appartenant soit à des groupes de parenté, soit à des corps¹³ ». À partir de l'étude des lettres de rémission, il précise qu'un individu peut abîmer son honneur par ses actes, mais également par le comportement infamant d'un membre de sa famille. Pourrait-on aller jusqu'à l'idée d'une parenté chevaleresque ? En tous les cas, les ordres chevaleresques forment des « fraternités » et plusieurs auteurs de traités de chevalerie insistent sur le lien étroit qui unit les chevaliers. On peut ainsi penser à Christine de Pizan qui définit les chevaliers comme les maillons d'une même chaîne¹⁴.

La renommée se mesure notamment à la façon dont le reste de la société considère les chevaliers. Le temps des XIV^e et XV^e siècles est celui de sévères défaites militaires pour la chevalerie française, qui mettent à rude épreuve la

¹¹ Jean Froissart, *Chroniques*, livre I, t. II, éd. cit., p. 245.

¹² Michel Nassiet, « L'honneur au XVI^e siècle : un capital collectif », dans *Penser et vivre l'honneur*, dir. Hervé Drévilion et Diego Venturino, Rennes, PUR, 2011, p. 71–90.

¹³ *Ibid.*, p. 71.

¹⁴ Christine de Pizan, *Le livre des fais et bonnes mœurs du sage roy Charles V*, *Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France*, éd. Michaud, Paris, Poujoulat, 1836, t. II, p. 8.

réputation collective. Les désastres de Crécy, de Poitiers, puis d'Azincourt excitent la colère de certains auteurs, comme le compositeur anonyme de la *Complainte sur la bataille de Poitiers*, et entraînent le développement d'importantes critiques anti-nobiliaires accusant les chevaliers d'orgueil, de lâcheté, voire de trahison¹⁵. Un passage des *Chroniques* de Froissart rapporte ces critiques : lors d'une réunion du conseil royal de Charles V, le roi invite ses frères ainsi qu'Olivier de Clisson et Bertrand du Guesclin à s'exprimer sur la fragile situation militaire du royaume,

sus l'estat des Engles et se on le combateroit ou non car pluisseurs baron et chevalier dou royaume de Franche et conssaux des bonnes villes murmuroient et disoient l'un à l'autre et en publicque que c'estoit cose inconveniens et grans vituperes pour les nobles dou royaume de Franche où tant baron, chevalier et escuier et de quoy la puissanche est si renommee, quant il laissoient ensi passer les Engles à leur aise et point n'estoient combatu et que de ce blame il estoient vitupéré par tout le monde¹⁶.

Le roi semble inquiet de l'opinion publique qui risque de mettre en péril la renommée des chevaliers du royaume de France, dont il fait partie. À travers les paroles de Charles V, Froissart désigne également les différents acteurs de l'élaboration de la renommée chevaleresque. Ici, ce sont les « baron et chevalier dou royaume » et les « conssaux des bonnes villes » qui, par le bouche-à-oreille et par des déclarations publiques, pointent l'inefficacité honteuse des nobles, propos ensuite repris par « tout le monde » pour finalement parvenir jusqu'au roi lui-même qui s'empresse de les transmettre à ses conseillers, les plus grands chevaliers du royaume. De cette manière, c'est tout le royaume qui participe à l'affaissement de la réputation des chevaliers du royaume de France. Dans les *Chroniques*, c'est au cours de ce même entretien que se décident les grandes

¹⁵ Charles Beaurepaire, *Complainte sur la bataille de Poitiers*, Paris, Bibliothèque de l'École des chartes, Paris, 1851, t. XII, p. 257–263.

¹⁶ Jean Froissart, *Chroniques*, livre I, éd. cit., p. 289.

opérations de reconquête qui libèrent une partie du royaume du joug anglais. Froissart semble alors suggérer que c'est en constatant la dégradation de leur renommée que le roi et ses conseillers auraient pris la décision de la reconquête. Comme l'explique Diego Venturino, « la légitimité de la prétention à constituer la *sanior pars* de la monarchie n'est assise que sur un consentement social coutumier et elle dépend constamment de l'adéquation entre le modèle des vertus nobiliaires (militaires) et la perception sociale des comportements, c'est-à-dire la réputation ». L'entretien et la défense de la renommée des chevaliers ont donc une portée éminemment sociale : il s'agit de protéger les intérêts des chevaliers, et par extension de toute la noblesse, au sein de la société. On voit donc au sein de ces quatre textes les chevaliers chercher à maintenir ce fragile équilibre entre exaltation de leur réputation individuelle, préservation de la renommée des chevaliers respectables qu'ils affrontent, et galvanisation de la renommée collective de la chevalerie.

Les sentinelles de la renommée

Les quatre textes mettent en scène des chevaliers attentifs à ce qui est dit d'eux comme des autres chevaliers. Dans son roman, Antoine de la Sale fait partager à Jehan de Saintré, fameux chevalier, un repas avec son ancienne amie, Madame des Belles Cousines, et le nouvel amant de celle-ci, un abbé volubile. Au cours de la conversation, l'abbé accuse les chevaliers d'être hypocrites, infidèles, menteurs et prétentieux. Selon l'abbé, ils font semblant d'aller relever des défis au loin, là où personne ne peut les surveiller. Le personnage de Saintré est particulièrement choqué par ces accusations portées envers ses pairs¹⁷. Sans sortir de sa retenue, il explique à l'abbé que s'il n'avait pas le bénéfice de son statut, il

¹⁷ Antoine de la Sale, *Saintré*, éd. Mario Eusebi, t. II, Paris, Honoré Champion, 1994, p. 410 : « Le seigneur de Saintré, tres déplaisant de la charge et injures aux gentilz hommes que disoit ce bon abbé ».

lui demanderait des comptes¹⁸. La suite de l'après-midi tourne rapidement à la défaveur de Saintré qui se voit humilié à plusieurs reprises après avoir été battu à la lutte par l'abbé sous les yeux de Madame, de ses suivantes et de ses propres écuyers. À la fin du roman, Saintré défait l'abbé en combat singulier pour effacer la honte d'avoir été battu par un homme d'Église, mais décide aussi de lui percer la langue « par laquelle avez sy deshonestement menty et parlé contre les chevaliers et escuiers¹⁹ » dont il est un éminent représentant. De manière frappante, on voit ici le contrôle de la parole permet de contrôler la renommée ; il revient aussi aux chevaliers de surveiller ce qui est dit d'eux, voire de faire taire les mauvaises langues. Mais lorsqu'un chevalier se montre publiquement déviant, la rumeur enfle et c'est alors aux autres chevaliers, garants de la probité de leur statut, que revient la tâche d'appliquer des sanctions²⁰.

Ce jugement peut prendre différentes formes : la dénonciation des mauvaises actions (sous forme de paroles, auprès des autres chevaliers, des dames, à la cour, lors des tournois, ou même au sein des instances judiciaires), mais aussi la confrontation directe avec le coupable. Ces différentes formes sont largement mises en scène dans nos quatre textes. Prenons un seul exemple tiré de la *Chanson de Bertrand du Guesclin*, composée par Cuvelier. Alors que France et Angleterre sont en trêve, Thomas de Canterbury, chevalier anglais, croise Olivier, jeune frère de Bertrand du Guesclin. Thomas, accompagné de ses trois écuyers, capture Olivier, alors que celui-ci est seul et désarmé, pour le mettre à rançon et punir son frère, Bertrand, de ses méfaits envers les Anglais²¹. Bertrand, informé

¹⁸ *Ibid.* : « Mais je repons a voz parolles, qui avez chargé les chevaliers et escuiers : a quoy je respons que, se vous fussiez homme a qui je deusse repondre, que vous trouveriez a qui parler ; mais attendu la dignité et celui qui vous estes, je ne diz plus riens, et par adventure quelquefoiz vous sera recordé ! ».

¹⁹ Antoine de la Sale, *Saintré*, éd. cit., p. 436.

²⁰ On retrouve cette idée dans de nombreux traités de chevalerie, par exemple dans *Le Livre de l'Ordre de Chevalerie* de Raymond Lulle : « Or il n'est pas légal qu'un homme se tue lui-même, c'est pourquoi le chevalier qui est larron, traître et voleur, doit être mis à mort par un autre chevalier », dans *Le Livre de l'ordre de chevalerie*, trad. et éd. P. Gifreu, Paris, La Différence, 1991, p. 38.

²¹ « Pour tant qu'il a tous jours nos bons amis grevez. /Li deables ont bien fait qu'il est si haut

de la situation, va directement demander des comptes au camp anglais. Il se présente et s'explique devant le duc de Lancastre, John Chandos, le comte de Montfort, Robert Knolles et d'autres chevaliers. Thomas est amené devant le duc et, au lieu de s'expliquer, présente directement son gage à Bertrand, que celui-ci relève immédiatement. Dès cette première entrevue, puis ensuite lors du duel et après sa victoire, Bertrand multiplie les insultes à l'égard de son adversaire : « traistre », « traistre prouvez », « faulx chevalier », « sablonnier » (vendeur de sable), « malostrus » (grossier)²². Toutes les insultes visent à pointer la non-conformité de Thomas au modèle chevaleresque, et même à nier sa noblesse en le rapprochant des vilains. Derrière la volonté de montrer l'énervement de Du Guesclin, Cuvelier souligne que, par sa conduite, Thomas de Canterbury s'exclut de la chevalerie.

À la fin du combat, alors que Bertrand s'apprête à tuer Thomas – qui, par ailleurs, ne respecte même pas les règles du combat singulier –, le Breton est contraint de remettre son ennemi au duc de Lancastre. Le duc, présenté par Cuvelier comme un parangon de chevalerie, décide de punir son chevalier :

vous avez les armes du félon chevalier, /Et son cheval
aussi qui vault mieulx que destrier. /Ne jamais à ma
court ne porra repairier ; /Cure n'ai de traitres ne de nul
murtrier /Ne qui à traison se sachent appliquer : /Point
ne l'avons apris dedens nostre héritier.

Dépouillé de ses armes et de son cheval, banni de la cour, qualifié par son suzerain devant un parterre de chevaliers anglais et français de traître, meurtrier et félon, Thomas est sévèrement puni par le duc afin de rétablir la renommée des chevaliers anglais. Le duc de Lancastre ajoute : « li jardins est beaux et de noble façon /Où

montez ; /On plaide plus de lui et de ses cruaultez /C'on ne fait de tous ceulz de ses grans héritez », dans *Chronique de Bertrand du Guesclin par Cuvelier, trouvère du XIV^e siècle*, éd. E. Charrière, Paris, Firmin-Didot, 1839, t. I, v. 2179–2182, p. 80.

²² « Faulx chevalier » (v. 2538, p. 93), « traistre » (v. 2538, p. 93), « sablonnier » (v. 2574, p. 94), « dolans malostrus », (v. 2535, p. 93), « traistre prouvez » (v. 2574, p. 94), dans *Chronique de Bertrand du Guesclin...*, éd. cit.

l'ortie ne puet venir en sa saison²³ ». En ce cas, la mise au ban du mauvais chevalier apparaît comme une nécessité : elle doit éviter que la mauvaise *fama* d'un chevalier isolé puisse entacher sa caste tout entière, que l'ortie pousse dans le jardin. Cuvelier montre ainsi que, lorsque le chevalier déviant entache la renommée des autres chevaliers, cette réputation ne peut être rétablie que par son exclusion.

L'étude de ces textes narratifs et didactiques des XIV^e et XV^e siècles nous permet de montrer qu'au Moyen Âge, dans une société reposant étroitement sur des jeux de solidarités, la renommée n'est pas seulement une affaire individuelle. Cette question semble plus prégnante encore au sein de la chevalerie, dont les membres semblent disposer d'une conscience aigüe de groupe. La renommée apparaît alors comme une affaire collective à de nombreux égards. En effet, si chacun est bien l'artisan de sa propre réputation, chaque chevalier constitue également l'un des garants de la renommée de l'ensemble du groupe. Il est attendu de lui qu'il maintienne ou augmente cette renommée par la réalisation de bonnes actions, mais aussi qu'il la protège de toute tache par la dénonciation et la punition de chevaliers déviants. Pour ce faire, un chevalier doit surveiller les trois axes de sa renommée : sa réputation individuelle, celle de sa parenté et celle de tout le groupe chevaleresque.

Nous avons pu constater que la réputation des chevaliers conditionne leur honneur : à la moindre tache, c'est leur identité morale qui est en jeu, tout autant que leur place dans la société. Ainsi, qu'ils soient membres influents (et renommés !) de la chevalerie ou jeunes écuyers, les nobles ont tout intérêt à construire une image collective valorisante. Cette réputation collective ne se construit pas seulement à partir de la moisson d'exploits accomplis ; elle est également le résultat d'une publicité assidue. Si, pour le médiéviste, l'avis populaire peut sembler plus difficile à entendre, les chroniques, biographies et

²³ *Chronique de Bertrand du Guesclin...*, t. I, éd. cit., p. 95.

romans chevaleresques permettent de percevoir la volonté des hommes de lettres, dont certains étaient eux-mêmes chevaliers, de présenter le groupe sous son meilleur jour. Et, mais c'est une question à creuser, l'élaboration de la bonne renommée des chevaliers au travers d'écrits avant tout destinés à la noblesse elle-même ne relève pas seulement d'une stratégie de valorisation sociale. Elle s'insère également dans une manœuvre politique plus vaste visant à façonner un nouvel idéal chevaleresque qui, tout en se rattachant à la chevalerie rêvée des temps passés, accorde une place prépondérante au service royal.